

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures
du soir, 46, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
restitués.

Téléphone La Cooperativa N° 339

en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 70	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour . . . \$ 0 01
n. ancien . . . n. 10

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

PROBLÈME SOCIAL

Un hasard a mis sous mes yeux, l'autre
jour, la très longue énumération des œuvres
diverses qui se sont créées depuis un demi-
siècle dans le but de venir en aide à la misère.
En lisant cette liste où il semble qu'on ait
prévu tous les maux dont souffrent l'humanité
et où la générosité et la compassion des belles
âmes s'expriment en mille combinaisons in-
génieuses et sous des formes souvent ému-
vantes, j'étais pénétré d'admiration.

Je me disais qu'un temps et qu'un pays où
la grande loi de la fraternité est mise en pra-
tique avec tant d'intelligence et d'ardeur ne
sont ni un temps ni un pays de décadence, et
qu'un jour viendrait assurément où de si no-
bles et si persévérants efforts auraient pour
conséquence d'étouffer à jamais les ferments
de haine qui emplissent encore à cette heure
un si grand nombre de cœurs souffreteux et
malheureux.

Sous l'impression de la lecture que je ve-
nais de faire, je n'ai pu, durant plusieurs
jours, détacher mon esprit des pensées di-
verses qu'elle m'avait suggérées. Plusieurs ques-
tions se sont posées à moi et encore, à cette
heure, j'en suis véritablement obsédé. Il en
est une en particulier qui me revient sans cesse
et à laquelle, après l'avoir tournée et retour-
née, il m'est impossible de répondre.

Comment se fait-il, me disais-je, qu'étant
données de si nombreuses institutions créées
par la charité publique et par la charité pri-
vée, il y ait encore tant de malheureux? Rien
qu'à Paris, l'Assistance publique dispose d'un
budget de cinquante millions qu'à toute heure
viennent grossir des legs particuliers. Les
institutions privées sont innombrables. Elles
fonctionnent avec un ordre, une régularité,
une intelligence dont il est aisé de se rendre
compte quand on les étudie à cet «Office cen-
tral d'œuvres de charité», créé par un des
plus grands philanthropes de ce temps, M.
Léon Lefebvre et qui, peu à peu, arrive à les
soulager toutes.

Elles s'adressent à la jeunesse au corps et
à l'âme, à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mi-
ra, à la vieillesse, aux bien portants, aux malades.
Elles ne reculent devant aucune des formes
de la souffrance humaine; elle se sont don-
nées pour soulager, prévenir, guérir, de rele-
ver. D'où vient donc que la légion des malheu-
reux loin de diminuer aille sans cesse en gros-
sissant, que le personnel des déshérités de la
vie se multiplie en des conditions vraiment
alarmantes et que la misère suscite de plus en
plus, en marge de la société, tant d'êtres en-
vieillis, aigris, irrités, capables des pires folies
et des plus grandes crimes?

Alors d'y penser, d'en causer, avec des
hommes compétents, j'en suis arrivé à cette
conclusion: c'est que la charité, en dépit de
toute son ingéniosité, de tout son dévoue-
ment n'aura jamais raison des misères exis-
tantes et que si l'on veut réduire le nombre
de celles-ci, c'est aux causes qui les engen-
drent qu'il faut s'attaquer non moins qu'à
elles-mêmes. C'est là, d'ailleurs, une vérité
que beaucoup d'autres ont proclamée avant
moi.

Quelques-uns même, comme M. Adolphe
Guillot, l'éminent juge d'instruction, qui
se livre aux banes de l'Institut, ont essayé
d'en tirer quelques applications pratiques.
C'est ainsi que par l'initiative prise, en ces
dernières années par ce magistrat, la plupart
des petits vagabonds, qu'on envoyait autrefois
devant les tribunaux correctionnels et de la
part des pénitenciers où ils achevaient de se
perdre sont construits aujourd'hui à ce régime
corrécteur et que, d'autre part, grâce à la fon-
dation si méritante que dirige avec un rare
dévouement M. Félix Voisin, l'ancien préfet
de police, actuellement conseiller à la cour de
cassation, certains jeunes libérés sont admis
dans l'armée et y trouvent la possibilité d'un
régénération définitive.

Mais, ce sont là des tentatives partielles et
isolées qui n'empêchent pas que le travail au-
quel se livre unanimement la charité publique
étriquée ne soit un vrai travail des Danaïdes
qui soulage le mal, mais ne le guérit pas, et
surtout ne le conjure pas. «Ce qu'il faudrait
m'écrit un homme des plus compétents en ces
matières, c'est une réforme de notre organi-

sation sociale et la mainmise par l'Etat sur
tous les enfants que leurs parents sont inca-
pables d'élever. Les parents qui prennent la res-
ponsabilité de donner le jour à des enfants ont
le devoir de leur fournir les moyens d'exister
matériellement et moralement. S'ils ne se ren-
dent pas compte de ce devoir ou ne peuvent s'en
acquiescer, c'est à la société qu'il appartient de
se substituer à eux. A cette heure, elle s'em-
poisonne régulièrement et passe son temps à
se désinfecter inutilement.»

J'ai été frappé, je l'avoue, par le langage de
mon honorable correspondant, encore que je
ne me dissimule pas les objections qu'on y
peut faire. Il en est deux tout au moins qui
paraissent au premier abord capitales: les
droits des parents d'une part, la dépense de
l'autre. On prendrait-on l'argent pour élever
tous les enfants que leurs parents sont inca-
pables d'entretenir?

A ceci, cependant, il est aisé de répondre.
La France qui a trouvé des milliards pour pa-
yer sa rançon à l'Allemagne est assez riche
pour se procurer l'argent nécessaire à l'assis-
tance des pauvres petits malheureux qui ne
reçoivent des auteurs de leurs jours qu'une
santé délabrée et une éducation vicieuse.

Si des cinquante millions dont dispose ac-
tuellement l'Assistance publique, on consa-
crerait trente millions à élever les enfants des
pauvres jusqu'à l'âge de quatorze ans seule-
ment, on pourrait, à raison de cent cinquante
francs par enfant, — si c'était insuffisant, les
ressources de la charité privée feraient le res-
te. — en élever deux cent mille. Plus tard, cet-
te dépense serait largement compensée par la
suppression de la plus grande partie des
fraîs qui entraînent le fonctionnement des hôpi-
taux, des dépôts de mendicité et des prisons.

D'ailleurs, une fois qu'on serait entré dans
cette voie, c'est la pratique même de tous les
jours et l'expérience qui dicteraient les amé-
liorations et suggéreraient les moyens de se
procurer des ressources suffisantes à une si
grande entreprise.

Quant à ce qu'elle pourrait avoir d'attaen-
toire à l'autorité paternelle, il ne me semble
pas qu'il y ait lieu de s'y arrêter, parce que
l'Etat n'aurait à intervenir que là où cette au-
torité serait impuissante à s'exercer. Les en-
fants dont il est ici question n'ont en réalité ni
parents ni foyer et c'est justement tout ce qui
leur manque dans le présent et dans l'avenir
que l'intervention de l'Etat leur assurerait.

Au surplus, je n'ai pas la prétention que
le remède proposé par mon correspondant
soit le meilleur. Peut-être en est-il d'autres
plus efficaces. Mais, on ne saurait s'en rendre
compte qu'en livrant à la discussion ceux
qui l'initiaient privés nous suggère. Ce qui ne
paraît pas douteux, c'est que si la France met-
tait la main sur cette réserve du vice et de la
misère qu'elle entraîne après elle, elle y trou-
verait, en même temps qu'un personnel pour
ses colonies, de sérieux éléments du gran-
deur morale et de prospérité matérielle.

Ernest Daudet.

Autour de Dreyfus

INTERVIEW DE M. BERTILLON

Paris 10 décembre.

Dans l'après-midi, à la Chambre, un député
racontait en notre présence, à plusieurs de
ses collègues, qu'il avait rencontré M. Ber-
tillon, le directeur du service anthropométrique
avec lequel il s'était entretenu quelques mi-
nutes de l'affaire Dreyfus. D'après cet hono-
rable M. Bertillon aurait déclaré que la cul-
pabilité de l'ex-capitaine ne faisait pour lui
aucun doute; que le bordereau dont il était
l'auteur n'était pas la seule pièce impor-
tante du procès.

«D'ailleurs, aurait dit M. Bertillon, tant que
je n'ai en connaissance que du bordereau, j'ai
déconseillé les poursuites; c'est une pièce
importante saisie dans le bureau de Mme
Dreyfus, qui a achevé de me convaincre.»

A la suite de cette importante déclaration,
un rédacteur du Soir a vu M. Bertillon et lui
a pris l'interview suivante:

— Avez-vous dit à un député qu'une pièce
sent entendre au-dessus de leurs têtes, le pas
de Nicolas Barthes, l'héroïque amant de la li-
berté, qui, ayant couché, avait repris, dès la
pointe du jour, sa promenade de lion en
cage, son habituel va-et-vient d'éternel
prisonnier. Et, à ce moment, les regards des
deux frères tombèrent sur un journal, resté
demi ouvert sur la table, et maculé d'un cro-
quis au trait, qui avait la prétention de repré-
senter le petit trottoir mort, le flanc troué, à
côté du carion et du chapeau de femme. C'é-
tait si effroyable, si atroce de laidure, que
deux grosses larmes, de nouveau, roulaient
des yeux de Pierre, pendant que les yeux
troublés et désespérés de Guillaume, perdus
au loin, cherchaient l'avenir.

II

Là-haut, à Montmartre, la petite maison
que depuis tant d'années, Guillaume occupait
avec les siens, si calme, si laborieuse, atten-
dait tranquillement dans la pâle journée d'hiver.

Après le déjeuner, Guillaume, très abattu,
songeait que, de trois semaines peut-être, il
ne pourrait rentrer chez lui, par prudence,
attend l'ordre d'envoyer Pierre là-haut, pour con-
ter et expliquer les choses.

— Ecoute, frère, il faut que tu me rendes ce
service. Va leur dire la vérité, que je suis ici
blessé par gravement, et que je les prie de ne
pas venir me voir, dans la crainte qu'on ne les
saisisse et qu'on ne découvre ma retraite. A la
suite de ma lettre d'hier soir, ils finiront
par être inquiets, si je ne leur donne des
nouvelles.

Puis, cédant à la préoccupation, à l'unique

importante avait été trouvée dans le bureau
de Mme Dreyfus. Le député avec lequel vous
avez causé ce matin, affirmait que ce que
vous lui aviez dit n'était pas un secret et que
vous l'aviez autorisé à le répéter.

— Evidemment, nous répond M. Bertillon
ce que j'ai dit n'a pas à être caché; mais,
d'abord, le propos que j'ai tenu n'est pas fi-
dèlement rapporté: «Ce n'est pas dans le bu-
reau de Mme Dreyfus qu'une pièce a été prise
mais dans celui de Dreyfus lui-même.» Quant
à vous en dire plus long, je ne le puis; tout
cela regarde le ministre de la guerre; c'est à
lui seul qu'il appartient de donner des expli-
cations et des éclaircissements s'il le juge
utile. Soyez tranquille, vous n'avez qu'à at-
tendre, tout cela viendra à son heure.

Derant l'insistance que nous y mettons, M.
Bertillon se décide à nous faire la déclaration
suivante:

— Ce serait beaucoup trop long à vous ex-
pliquer, nous dit-il, et cela ne peut se faire
dans une conversation. Pour que vous com-
preniez bien la chose, il vous faudrait lire la
déposition que j'ai faite devant le conseil de
guerre. Par cette déposition, j'ai démontré
d'une façon irréfutable la culpabilité de Drey-
fus, et cela par une suite de raisonnements
et de déductions qui m'ont conduit à des
preuves matérielles indiscutables. Il faudrait
plus de deux longues colonnes de journal
pour reproduire ma déposition, et je le jure
j'y serais autorisé, je suis prêt à la publier.

Devant le conseil de guerre, ni le défenseur
l'accusé ne l'ont discutée; ils ne le pou-
vaient pas; c'est irréfutable.

— Alors, disons-nous, il n'est pas vrai que
Dreyfus vous ait dit: «Canaille tu...»

— Non, nous répond M. Bertillon, c'est une
terrible personne qui m'a rapporté le propos:
Dreyfus, aurait dit en partant de moi: «Ca-
naille, tu m'as donc vu écrire.» Mais n'insis-
tez pas: j'ai juré de ne pas parler.

Nous tenons, cependant, à vous demander
un dernier détail qui a bien son importan-
ce puis qu'il s'agit d'une pièce nouvelle, il est
indispensable pour nous de savoir si cette
pièce a été communiquée à la défense.

Sur cette question M. Bertillon a été très
catégorique et nous a déclaré qu'à sa connais-
sance, aucune pièce n'avait été tenue secrète,
et que toutes celles qui lui ont été communi-
quées l'ont été également à Me Damange et à
l'accusé.

CONTES RUSSES

HISTOIRE DU BON LOUP

ET DE LA

Justice de Dieu

A. M. Louis Léger.

«Non, dit le Vieux-qui-Passe quand il fut
saoul de cachas et ivre de vodka comme un
pope qui a été invité à la noce du Barine, je
ne vous contais pas le conte de celui que
les nourrices appellent le Petit-Doigt, parce
qu'il naquit, derrière le poêle, du poêle, ou
du poêle, que ça m'a mis en colère, en haïssant
des choux rouges; ni le conte de la dame
de ville, sauvée d'aller en enfer par la grâce
de la Pangasia qui la donna comme une pou-
pée d'or aux chérubins duparadis; ni le conte
du soldat qui fit la soupe en mettant dans la
marmite la hache, au lieu d'un trancher le
cou de la mauvaise hôte. Et si fait renver-
ser les filles, de la chambre où nous buvons.
Et quelles aillent se promener sur la route, en
se tenant par la taille et en chantant des chan-
sons. Mais, je dirai, non pas pas comme d'au-
tres la disent, mais telle que je la sais, une
histoire qui fait se lever du banc, après un
coup de poing sur la table, les garçons qui ont
du courage quand ils sont ivres.»

Il y avait un loup qui avait faim. Il avait
gauché pour prendre et dents pour mordre.
Mais il n'osait pas prendre, et, s'il avait pris,
il n'aurait pas osé mordre. Parce qu'il était
bon. Et il était très malgre. Il s'en alla trouver
Dieu, qui est le tsar du ciel, et quand il fut
devant Dieu: — Seigneur très puissant et très
équitable, éternel tsar du ciel et de tous les

mondes, dit-il, je crèverai avant peu, si vous
ne me donnez à manger.

Dieu répondit: — Il est juste que je te donne
à manger, puisque j'ai créé ta faim. Tu vois
d'ici la prairie que baigne un grand fleuve?
Va dans cette prairie et mange la brebis qui
broute l'herbe. — Merci, Dieu. — Bon appétit,
loup.

Trop trop trop! le loup: le loup galop.
Le voilà dans la prairie. Il voit la brebis.
— Bonjour, brebis, dit-il, récitez vite vos pri-
ères. Je viens vous manger avec la permission
de Dieu. — Me manger? qui donc êtes-vous? —
Je suis le loup qui est à jeun. — Vous ressem-
blez plutôt à un chien. — Mais, loup ou chien,
auriez-vous le cœur de me dévorer quand j'ai
des petits agnelets qui me tiennent encore et
qui ne manqueraient pas de mourir si le lait
de ma mamelle venait à leur manquer? Voyez
comme ils sont gracieux et comme ils sautent
légèrement, avec de petits bêat bêat par des-
sus les fleurettes.

Le loup se sentit attendri.
Il s'en retourna chez Dieu.
— Eternel tsar du ciel et de tous les mondes
dit-il, je n'ai pas fait mon repas de la brebis
à cause de ses petits qui jouaient dans l'herbe.
Je vais crèver sur l'heure, si vous ne me don-
nez à manger.

Dieu répondit:
— Tu es en raison de ne point nuire à la
brebis, mère des agneaux, qui ne fit jamais de
mal à personne. Tu vois d'ici, tout près de
l'église, le pâturage où paissent les deux tau-
reaux blancs du pope? Va de ce côté. Ne tou-
che pas aux bêtes blanches, car les taureaux
tirent la charrette par qui les pauvres gens
ont du pain quelquelfois. Mais entre dans l'é-
glise. Tu y trouveras le pope. Il est très gras
tu peux le manger. Il a bien mérité qu'il lui
arrive malheur, depuis le temps qu'il ment et
blasphème, et qu'il prend la bouillie dans la
bouche des mendicants pour s'en faire la panse.

— Merci, Dieu!
— Bon appétit, loup.
Trop trop trop! Le loup, le loup galop.
Il traverse le pâturage. Il ne touche pas
aux taureaux. Il entre dans l'église et il voit le
pope.

— Je vous salue, pope, dit-il, récitez vite
vos prières. Je viens pour vous manger, avec
la permission de Dieu.

— Me manger? qui donc êtes-vous?
— Je suis le loup qui est à jeun.

— Vous ressemblez plutôt à un chien. Mais, loup ou chien,
auriez-vous le cœur de me dévorer quand j'ai
des petits agnelets qui me tiennent encore et
qui ne manqueraient pas de mourir si le lait
de ma mamelle venait à leur manquer? Voyez
comme ils sont gracieux et comme ils sautent
légèrement, avec de petits bêat bêat par des-
sus les fleurettes.

Le loup se sentit attendri.
Il s'en retourna chez Dieu.

— Eternel tsar du ciel et de tous les mondes
dit-il, je n'ai pas fait mon repas de la brebis
à cause de ses petits qui jouaient dans l'herbe.
Je vais crèver sur l'heure, si vous ne me don-
nez à manger.

Dieu répondit:
— Tu es en raison de ne point nuire à la
brebis, mère des agneaux, qui ne fit jamais de
mal à personne. Tu vois d'ici, tout près de
l'église, le pâturage où paissent les deux tau-
reaux blancs du pope? Va de ce côté. Ne tou-
che pas aux bêtes blanches, car les taureaux
tirent la charrette par qui les pauvres gens
ont du pain quelquelfois. Mais entre dans l'é-
glise. Tu y trouveras le pope. Il est très gras
tu peux le manger. Il a bien mérité qu'il lui
arrive malheur, depuis le temps qu'il ment et
blasphème, et qu'il prend la bouillie dans la
bouche des mendicants pour s'en faire la panse.

— Merci, Dieu!
— Bon appétit, loup.

Trop trop trop! Le loup, le loup galop.
Il traverse le pâturage. Il ne touche pas
aux taureaux. Il entre dans l'église et il voit le
pope.

— Je vous salue, pope, dit-il, récitez vite
vos prières. Je viens pour vous manger, avec
la permission de Dieu.

— Me manger? qui donc êtes-vous?
— Je suis le loup qui est à jeun.

— Vous ressemblez plutôt à un chien. Mais, loup ou chien,
auriez-vous le cœur de me dévorer quand j'ai
des petits agnelets qui me tiennent encore et
qui ne manqueraient pas de mourir si le lait
de ma mamelle venait à leur manquer? Voyez
comme ils sont gracieux et comme ils sautent
légèrement, avec de petits bêat bêat par des-
sus les fleurettes.

Le loup se sentit attendri.
Il s'en retourna chez Dieu.

— Eternel tsar du ciel et de tous les mondes
dit-il, je n'ai point fait mon repas du pope
dans l'église, à cause de ses habits sacrés et
des images d'or qui lui pendaient du cou. Je
crèverai sans retard, si vous ne me donnez à
manger.

Dieu répondit:
— Tu es bien pitoyable, vraiment, et bien
religieux, pour un animal féroce! Cependant,
l'essai de te contenir. Tu vois ce palais
aux fenêtres rayonnantes comme si elles
étaient faites de vitres de diamant? Un tapis de
toutes les couleurs couvre les marches du per-
ron. Entre dans le palais. Tu y trouveras,
en train de dîner, le barine de ce pays. Il est
plus gras encore que le pope. Tu peux le
manger. Il est temps que le mauvais maître
soit puni du mal qu'il fit à ses domestiques, à
ses paysans, à tout le monde; et le craquement
de ses os entre les dents sera un bruit agréa-
ble à ma justice.

— Merci, Dieu!
— Bon appétit, loup.

Trop trop trop! Le loup, le loup galop.
Il monte le perron, et il voit, dans le pa-
lais, le barine qui est à table.

— Je vous salue le pieux, barine, dit-il
Avez vite cette aiguille de coq de bruyère.

orpheline, recueillie par son frère, et que
celui-ci devait épouser, malgré les vingt ans
d'âge qui les séparaient! Pour lui, tout cela
était contre les mœurs, anormal, blessant, et
il rêvait un intérieur de révolte, où la vie dé-
règlée, déclassée, aboutissait à un désordre
moral et matériel dont il avait l'horreur.

Guillaume rappela.
— Dis bien à madame Leroi que si je ve-
nais à mourir, tu la prévenirais, pour
qu'elle fût immédiatement ce qu'elle doit faire.

— Oui, oui, calme-toi ne bouge plus, je di-
rai bien tout... Sophie ne va pas quitter ta
chambre, dans le cas où tu aurais besoin d'elle.

Et, après avoir fait à la servante ses der-
nières recommandations, Pierre partit, alla
prendre le tramway, avec la pensée de le quitter
boulvard de Rochechouart, pour monter à
pié sur la butte.

Je viens pour vous manger, avec la permission
de Dieu.

— Me manger? qui donc êtes-vous?
— Je suis le loup qui est à jeun.

— Ah! ah! ah! dit le barine, pouffant de rire
et se tenant les côtes. Voici un sot animal, et
jamais je n'aurais parlé d'une aventure pareil-
le, ni d'un tel imbécile. Mais regarde donc
nigaud. Je suis entouré de mes serviteurs
qui, si tu l'avisais de montrer les dents, l'as-
somméraient à coups de bâtons ou l'étrippe-
raient avec leurs grands couteaux. Allons, al-
lons, ne fais pas le méchant. Au lieu d'être
un loup, sois un chien. Tu as bien l'air d'en
être un, au reste. Et je te mettrai au cou un
beau collier de cuivre et de clochettes.

Le loup fut étonné de voir qu'on lui
mit au cou.

Il retourna chez Dieu.
— Ehl ehl dit le Seigneur, je pense que tu
es bien aisé, maintenant! Il n'y a rien de plus
succulent, n'est-ce pas? que la chair des maî-
tres. — Hélas! à cause de ce collier. — En vé-
rité, s'écria Dieu, voilà un loup bien difficile à
nourrir! Cependant, il est juste que je lui don-
ne à manger puisque j'ai créé sa faim. Viens
donc ici, approche, approche encore. Depuis
que commença mon éternité, j'ai fait le mal-
heur de tous les hommes et de toutes les fem-
mes. Par moi, ils ont enduré les misères, les
trahisons, les remords et l'épouvantable rôle
des agonies. L'heure est venue où ma propre
équité doit me condamner à l'expiation. Ouvre
la gueule, loup, et mange moi. As-tu peur de
ne pas me trouver à ton goût?

Mais la bête, en frémissant — Eternel tsar
du ciel et de tous les mondes, je sais trop le
respect que je vous dois, Seigneur, pour faire
de vous mon repas. — Mourras-tu donc de jeû-
ne? — Il le faudra bien, dit le loup résigné.

La-dessus, il s'en alla, la tête basse, la que-
ue entre les jambes, et il creva dans la forêt.

Or, depuis ce temps-là, le Seigneur a beau-
coup réfléchi. Qu'est-il donc arrivé sous le ciel
pour que les loupes, auxquels il donna la féro-
cité, soient si hésitants, si timides, si lâches,
même quand ils ont faim? Le courage est ce
que c'est les chiens qui l'auront désormais!
Faut-il leur confier les besognes des loupes?
Est-ce par eux que doivent être dévorés le
Pope, le barine et Dieu? Il y aura du nouveau
dans le monde. — Et Dieu lui-même l'a dit.
achève la Vieux: Qui? — Passe, une fois que
en visite chez lui, je buvais de l'hydromel et de
la bière, mais ça me coulait dans la barbe, ça
ne m'entrait pas dans la bouche.

LE MONORAIL

Le clou de l'exposition de Bruxelles aura
été sans contredit le chemin de fer électrique
au sein rail moteur, dont la voie spécialement
construite et appropriée enserre comme d'une
ceinture tous les halls et toutes les galeries de
la grande exhibition de la Cambre.

Imaginez un railway circulaire d'un déve-
loppement de 8 kilomètres, dont l'axe est oc-
cupé par une sorte de trapèze en maçonnerie
couvert latéralement, dont la base inférieure
mesure 1m 50 et dans la base supérieure du-
qu'il; large de 0m 10, est encastré un rail
l'ignole à double champignon dont la semelle
est noyée dans le béton. Ce rail unique — d'où
le nom de monorail — donné à l'électric-railway
bruxellois — à des inclinaisons variables selon
les courbes et des divers très bien calculés
de manière à ce que le déraillement soit
impossible, même dans les courbes de très
faible rayon ménagées dans le pourtour.

Ce rail est en prise avec les bandins des
quatre roues de l'unique wagon composant le
convoy, toutes les quatre dans l'axe du chas-
sis, à la manière d'une quadruplette et dans le
même plan, bien entendu.

Le wagon a une forme allongée sur une lon-
gueur de 25 mètres, avec une toiture en demi-
ron et les extrémités taillées en coupe-vent.
Il est à couloir central et peut contenir 100
personnes. Comme le système manœuvrait de
stabilité, les extrémités de chaque essieu
porteur sont soutenues par des «béquilles» en
fer supérieur, lesquelles sont terminées par
des galets qui roulent simultanément sur deux
paires de rails plus étroits que le rail moteur

1839, le ménage s'était débattu dans la gêne,
le père ne trouvant que de rares leçons mal
payées, la mère retenue par les continuelles
soins que réclamait la fille. Puis, après le re-
tour France, à Paris, la mauvaise chance
semblait s'être acharnée, l'ancien professeur
avait longtemps frappé à toutes les portes,
condamnait par ses opinions, forcé de courir
le cachet, lorsqu'un soir précoce de foudre l'avait
abattu, une attaque de paralysie, les deux
jambes mortes, à jamais cloué sur un fauteuil.

Alors était venue la misère noire, toutes
sortes de basses besognes, des articles pour
les dictionnaires, des copies de manuscrits,
des bandes de journaux, dont vivait à peine
le ménage, dans un petit logement de la rue
Monsieur-le-Prince.

La-dedans, Marguerite grandissait. Leroi,
révolté par l'injustice et la souffrance, incro-
yant, prophétisait la république vengeresse
des folies de l'empire, le règne de la science
qui balayerait le Dieu menteur et cruel des
dogmes.

Agathe, dont la foi protestante avait achevé
de sombrer à Genève, devant les pratiques
étroites et imbéciles, ne gardait en elle que
le lérain des anciennes révoltes.

C'était elle qui était devenue à la fois la tête
et la main dola maison, allant chercher
l'ouvrage, le reportant, le faisant elle-même
en grand parti, veillant au ménage, élevant
et instruisant sa fille.

Celle-ci ne fréquentait aucun cours, ne tint
ce qu'elle savait que de son père et de sa mè-
re, sans qu'il fut jamais question d'instruc-
tion religieuse.

Au contact de son mari, madame Leroi, li-

et disposés sur les cordes et sur les flaque-
ments de la base du trapèze. Ainsi, le poly-
gone d'appui du tram électrique est suffisant et
les déplacements latéraux de son centre de
gravité sont absolument impossibles.

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"

Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)

Statistiques payées depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis pulmonar, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
FARMACIA DALLOZ, 112, Boulevard de la Chapelle, PARIS
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería

Almidon MACK
de doble Fuerza

Con esta nueva preparación se blanquea con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y tenacidad extraordinarios.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor M. Mack, U. S. A.
Únicos Depositarios para el Río de la Plata: STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario—Mendoza—Córdoba—Bahía—Buenos Aires.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
DE
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA

JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TENUE PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement à piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

20 — CALLE CAÑELONES — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOS		UNO	DOS
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0,30	\$ 3,20	Baño sulfureo, con ropa.	\$ 0,60	\$ 6,00
sin ropa.	0,24	2,60	sin ropa.	0,50	5,50
de almidon, con ropa.	0,40	4,20	de ducha escocesa, con		
sin ropa.	0,34	3,50	ropa.	0,43	4,30
de alfoche, con ropa.	0,40	4,20	idem ídem, sin ropa.	0,30	3,00
sin ropa.	0,35	3,50	de ducha fría y tibia,		
alcalino, con ropa.	0,40	4,20	con ropa.	0,30	3,00
sin ropa.	0,35	3,50	idem ídem ídem, sin ropa	0,24	2,60
			medicinal.	Condición	

Revue du "Courrier Franco-Orientale"
(228) Du 10 Février 1898

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

IV.—La Police de l'avenir

CHAPITRE I

LA JOURNÉE D'UN CHEF DE LA SURETÉ

D'un autre côté, un grand nombre de témoins avaient reconnu dans le cadavre, si défiguré qu'il fut, Mlle M. P., la maîtresse de B...

Le jour où tous l'avaient vu pour la dernière fois, elle portait une robe noire et un chapeau à plumes, tout comme le cadavre. Enfin, tout le monde le savait, et B... ne le

n'aurait pas, Mlle M. P., portait un râtelier qui lui avait été fourni par la maison américaine A...

Chaque jour, B... s'enfermait un peu plus dans ses mensonges; son affaire était claire, les jurés étant impitoyables pour les accusés qui nient avec un entêtement imbécile.

J'aurais parié gros que sa tête était destinée au bourreau et tous les journaux locaux le désignaient déjà comme le coupable du crime du bois de... quand tout à coup, nous reçûmes un télégramme d'une ville du Midi nous annonçant que Mlle M. P., en chair et en os, n'avait point du tout l'apparence d'un fantôme, s'était présentée devant le procureur de la République, en compagnie de M..., son nouvel amant.

«Je viens de lire dans les journaux, dit-elle que j'ai été assassinée et que mon assassin est mon ancien amant. Je ne puis pourtant pas passer pour morte et faire couper le cou à un homme qui m'a beaucoup aimée.» Nous n'avions plus qu'à faire remettre B... en liberté, ce qui fut fait séance tenante.

Mais le plus amusant de l'histoire, c'est qu'avant de me quitter et après m'avoir re-

GRAN FÁBRICA Á VAPOR DE CALZADOS

— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de calzadura previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente

161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET

Atelier de réparation en horlogerie, bijouterie et petite mécanique

Réglage et observation de chronomètres de marine à l'heure astronomique

MÉDAILLE D'OR Diplôme d'honneur
la plus haute récompense
PARIS 1867 ZÜRICH 1883

PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION

TRAVAUX GARANTIS

204 — Rue Général Liniers — 204

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimés sur trois colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionnés dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.

Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Macliel, MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ en six volumes au prix à forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.

(Bayer les modes d'envoi non choisis)

Nom et Qualité (bien lisible)

Adresse

A le SIGNATURE

En Casa de todos los Perfumistas y Peluqueros de Francia y del Extranjero

La VELOUTINE

Solvo de Aroz especial

PREPARADO AL RESUMTO

PAR CH. FAY, PERFUMISTA

PARIS — 9, rue de la Paix, 9 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER COBRADORES

Una botellada de 200 litros sin casco	\$ 21,00	sea el litro ó kilo	\$ 0,12
Medio	10,50		0,12 5 mil
Carita	5,25		0,13
Diminutas	15		0,14
Vinagre de vino			0,20
Grapa			0,09

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se pagarán \$ 2,00 por botellada; \$ 1,50 por media; \$ 1,00 por cuarterola;

sin lindre ó sin olla alait, il avait voulu profiter de la coincidence du costume et surtout de celle du râtelier, pour faire simplement rechercher sa dulcinée par la justice. Il avait été ensuite effrayé de voir que toutes les

coincidences retournaient contre lui et qu'il pouvait en effet très bien passer pour l'assassin, et il s'était mis à mentir, à mentir toujours, ne se rendant pas bien compte que ses mensonges ne faisaient que l'enfermer.

Il avait aussi une autre pensée, assez canaille: il avait voulu ainsi occasionner de graves ennuis à son rival B...

Dans tous ses interrogatoires, il revenait sur le cas de celui-ci. «Pourquoi donc, répétait-il, c'est moi et pas lui l'assassin?»

Il mettait même tant d'entêtement dans cette dénomination, que, malgré toutes les preuves accumulées de sa culpabilité, je venais de donner l'ordre de rechercher cet amant bizarre qui ne donnait pas signe de vie depuis que l'on parlait de l'assassinat de sa maîtresse.

Je dois même dire que certains de mes agents étaient persuadés que celui-là avait été tué par B... et que bientôt on retrouverait son cadavre.

Il me semble qu'il ne faut pas beaucoup d'imagination à un romancier pour transformer cette erreur judiciaire burlesque en drame terrible.

Supposez, en effet, un instant, que Mlle M. P... ait en une raison quelconque de quitter l'incognito la France et, que son amant l'ait accompagnée en Chine ou au Japon, sans laisser, lui aussi, la moindre trace de son passage; supposez, aussi, que tous deux, s'en allant ainsi au diable, soient restés quelques mois sans trouver un journal français, c'était juste le temps nécessaire pour juger B..., le condamner et lui couper le cou.

Mais je me lance dans de trop longues digressions; j'en reviens à la journée où il n'y a pas d'assassin à rechercher.

Enfin, j'ai pu me mettre à table vers les huit heures et demie du soir, enfilant un habit noir et m'installant à l'Opéra, dans un confort.

BORICINA MEISSONNIER

Desinfectante, Microbicide, Cicatrizante

NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE

Enfermedades de los Ojos, de las Oejas, de la Nariz, de la Laringe, de las Vías urinarias, Ginecología, Úlceras, Quemaduras, Heridas.

HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)

La Boricina se emplea en polvo ó en solución.

DIRECCIÓN: París, 17, Place Cadeau. — Montevideo, BOVEDA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milan

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1873, Filadelfia 1876, Sydney 1881, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1883, Amberes 1883, muchas otras recompensas.

ÚLTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892. Medallas de oro á las Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889. Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana de Génova 1892. Medallas de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.UNICOS CONCESSIONARIOS PARA LA AMÉRICA DEL SUR DE 1893.
MAXIMAS HONORIFICENCIAS**CARLOS F. HOFER Y C.ª GÉNOVA**

El FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, el hígado, spleen, mal del mar, el hiezo vermiciforme, anti-cólico, anti-fébril según que se comen ó se toman por cantidad de certificaciones métricas.—No se deje el público engañar por las numerosas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítimo.

Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.ª -- Montevideo

Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.—MISIONES 81.

tableauteuil, au moment où commence le troisième acte des Huguenots.

Elles sont rares, les bonnes soirées d'un chef de la Sûreté. Mais la rideau vient à peine de tomber sur le final: «Vive notre reine! Vive la plus belle Vire à jamais!» quand, dans le couloir des fauteuils d'orchestre, j'aperçois la figure de Ducrocq, mon secrétaire.

—Qu'y a-t-il donc?

—Cheff! me dit-il, il faut que vous reveniez bien vite. Vous savez, la bande de Pantini est cambrioleuse, ces dévaliseurs de grande route, le juge vous les a donnés pour la nuit. Comme il n'a quitté le Palais que très tard et, que quand on les a amenés à la Sûreté, on a songé d'abord à les faire manger, nous n'avons pu vous prévenir avant que vous ne partiez.

Allons! il était écrit que je ne pourrais entendre un opéra jusqu'au bout.

Je n'avais qu'à prendre mon pardessus et à suivre Ducrocq (ressaisi tout de suite par l'alarme du métier et par cette sorte de fièvre qui s'empare des gens de police, quand ils se sentent prêts à toucher le butin qu'ils se sont assigné. La bande de Pantini il y avait trois mois que nous avions à Mazas une vingtaine

(A suivre).